

# Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **87 (1960)**

Heft 8

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231913>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En ancien français, le mot *apleit* (on prononçait aussi *aploit*) signifiait outil, engin, harnais d'une bête de somme. C'est ce dernier sens qui a survécu dans les patois, alors qu'en français moderne rien ne subsiste de ce mot ni de ses dérivés. On trouve dans nos patois romands : *aplyei*, harnais, attelage ; *aplyéyî*, atteler ; (à ce propos, Mme Odin cite une locution en usage à Blonay : « Atteler sa femme », lui faire faire des ouvrages d'homme ; *aplyéyî sa fenna*) ; *aplyéyâdzo*, attelage ; *aplyéyairè*, cheville d'attelage ; *aplyéya*, temps que l'on reste au labour sans dételer (littéralement : une « attelée ») ; quant au terme *aplyéyau*, il désigne à la fois celui qui attelle et le lieu où l'on attelle. Ce second sens a donné de nombreux toponymes, « places d'attelage, endroits où l'on peut atteler les bêtes de trait à des pièces de bois dévalées par des châbles ou amenées par l'effort humain ». (Gloss. des patois de la Suisse romande, I 503). L'un de ces *Aplyéyau* a été bizarrement changé en « *Pléiades* » et désigne maintenant le sommet de 1361 mètres dominant Blonay.

Il est rare de rencontrer un mot qui soit identique en ancien français, en patois et en français régional. C'est le cas du verbe *apondre*, ajouter bout à bout, allonger, annexer, etc., et, au figuré, prolonger une discussion en répliquant. Proverbe : qui répond *apond*.

Il y avait en vieux français deux verbes *assentir* ; l'un signifiait « donner son assentiment », l'autre « flairer, sentir ». En français moderne, « assentir » ne se dit plus guère dans le premier sens, et, dans le second, il n'est plus qu'un terme de chasse : les chiens ont assenti le gibier. Quant au patois, c'est le sens « flairer, sentir » que, sous la forme *acheintre*, on retrouve chez eux. Jules Cordey l'emploie souvent ; en voici un exemple tiré de *Por la Veillâ* : *L'iguie lâi vegnâi âo mor d'acheintre clliâo saucesson*, l'eau lui venait à la bouche de sentir l'odeur de ces saucissons.

On lit dans une « chanson de toile » du XIIe ou du XIIIe siècle :

*Bele Doette as fenestres se siet.*  
*Se siet*, « s'assied ». En ancien français, on disait *se seoir*, et c'est au XVIIe siècle seulement que « s'asseoir » a triom-

phé. Corneille écrit encore : « Seyez-vous donc. » Les patois, toujours attachés au passé, disent encore *sè sêtâ* ou *sè chêtâ*, « s'asseoir » ; *sita-tè*, « assieds-toi » ; *sè san chêtaye*, « elles se sont assises », etc. Il faut remarquer toutefois que, dans le cas particulier, les patois ne sont pas demeurés irréductiblement réfractaires au nouvel usage et, qu'à côté de *sè sêtâ* ou *sè chêtâ*, ils ont fait une place à *s'assêtâ* ou *s'achêtâ*.

Le latin *habere* avait donné *avoir* en ancien français. Plus tard, le français a passé à « avoir », mais les patois n'ont rien voulu savoir de cette modification : ils prononcent toujours *avâi*.

En ancien français, le verbe *bailler* avait plusieurs acceptions. La plupart se perdirent et, dès le XVIe siècle, *bailler* ne signifie plus que « donner ». C'est dans ce sens que l'emploient Amyot, Molière, Régnier, etc. Aujourd'hui, il ne figure plus que dans certaines locutions stéréotypées comme « *bailler à ferme* » ou « *vous me la baillez belle* », (vous voulez m'en faire accroire). Mais, dans les patois, *baillî*, « donner », est toujours en pleine vigueur.